

Lumière

Je parle de lumière. J'ai quitté le royaume de l'ombre un jour de septembre. Les voiles vibraient dans le vent du matin. Il était six heures, et le calme de l'aube avait rendu l'équipage entièrement silencieux. Chacun travaillait à son poste, avec un calme et une sérénité que je n'avais jamais vu. La magie de ce matin-là : derrière nous la lune au coucher, devant nous le soleil au lever. La nuit s'effaçant devant le jour, le royaume de la mélancolie et de la froideur faisant face au royaume du chaud, du brûlant, du terrifiant. Tout cela ne ressemblait pas à un duel; et quand bien même, j'aurais été bien incapable d'en annoncer l'issue.

Ce jour-là, je le passais à contempler le ciel, affalé dans les voiles avant. La houle balançait mon corps, et tout naturellement mon regard avec. Je passais du bleu au bleu, et puis du bleu au bleu. Mais chaque bleu était différent. J'avais l'impression de contempler l'immense palette d'un artiste méconnu qui, ce jour-là, avait décidé de nous faire plaisir en remplissant sa toile du bleu le plus imaginatif qu'il ait jamais créé. Les voiles blanches traçaient dans le ciel un dessin d'une simplicité poussée à l'extrême : un trait, peut-être deux. Je crois avoir fait le tour de mes acteurs. Le reste n'était que lumière. Tout était créé par la lumière, tout le mouvement, toute la grâce de l'action était offerts par la lumière.

Ce jour reste encore très confus pour moi. Je me souviens du moins avoir entièrement oublié mes amis. Ils avaient disparu. Bien sûr, ils étaient bel et bien là, sur le bateau, à travailler à l'avancement de notre voyage pendant que je les accompagnais du plus profond de ma pensée. Mais le reste est bien trouble. Je crois que j'ai été aveuglé. Je crois que ma mémoire a été en quelque sorte violée, que la nature a imprimé une marque quelque part dans mon cerveau, et qu'il s'agissait d'un processus naturel. Mon corps ne s'est pas révolté. Il s'est laissé faire. J'ai laissé faire la nature. Là où un maître d'école, un professeur, ou un parent aurait été impuissant, la nature a fait ce qu'elle avait à faire. Je pense qu'il y a des parties de notre cerveau qui ne sont faites pour être écrivaines que par la nature. Ce sont des zones de non-droit que nous, humains, ne pouvons pas atteindre. C'est une partie de nous que la nature garde pour elle, un peu comme une taxe prélevée à l'origine, à notre naissance, et que nous lui devons pour toujours. Alors il faut faire confiance à la nature pour qu'elle fasse ce qu'elle a y a faire.

Et c'est là que la lumière intervient. Car c'est tout ce que la nature a pour parler à notre cerveau, à notre imagination, de manière indélébile. Je pense, j'imagine du moins, que ce jeu de l'écriture invisible n'est pas compréhensible par nous. C'est comme un spectacle de magie que nous préférions ne pas comprendre. Parfois, il est plus agréable de se laisser aller, de croire ce que nos yeux nous disent, de mettre de côté, enfin, l'esprit cartésien que nous avons un peu développé à l'école, et qui nous ordonne de toujours essayer de tout expliquer. La lumière brûle nos yeux, parcourt notre corps tout entier, entre en vibration enfin, dans notre être. Encore une fois, c'est une vibration invisible. Mais j'aime à penser qu'elle parcourt le moindre centimètre carré de notre peau, qu'elle traverse nos veines jusqu'à leur extrémité.

Ce jour-là, je pris un soin particulier à ne pas laisser partir le soleil sans avoir attendu le "rayon vert", je veux dire par là : l'effort ultime que le soleil fait pour nous parler. Et je me suis allongé. J'ai laissé le soleil partir, céder la place à celle qu'il avait chassé le matin même dans un fracas terrifiant, et qui revenait maintenant avec une douceur et une volupté délicieuses. Chaque chose était à sa place. Vraiment, chaque chose était à sa place.

Olivier Koch